

La fête a été magnifique. Ce n'était point là une de ces manifestations artificielles qui obéissent froidement et servilement aux prescriptions d'un programme officiel, c'était une belle et franche manifestation des sentiments populaires qui, maintenant libres de toute contrainte, éclatent sur tous les points de Rome.

« Que ne puis-je vous envoyer dans ce pli l'écho des acclamations chaleureuses et spontanées qui ont accueilli partout sur son passage l'armée française et son noble chef au moment où ils se rendaient à Saint-Pierre. Cet enthousiasme de la reconnaissance serait une réputation bien victorieuse des calomnies anti-françaises que la presse démagogique n'a pas cessé de répandre contre nos soldats.

« Aujourd'hui, le programme annonçait qu'un Te Deum serait chanté solennellement dans les trois principales basiliques de Rome, Saint-Pierre, Saint-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran, pour remercier Dieu du succès qui a couronné les armes de la France.

« Dès le matin une foule immense ruisselait à flots dans toutes les rues et sur toutes les places que devait traverser le cortège. La joie était partout, elle éclatait dans tous les regards, dans tous les gestes, dans toutes les paroles.

« Enfin le cortège a parti. Dès que les Romains ont vu nos soldats, l'air a retenti d'un bout de Rome à l'autre de ces acclamations mille fois répétées : Vive les Français ! Vive nos libérateurs ! Vive Oudinot ! Vive Pie IX !

« Et en même temps que les cris retentissaient partout, une pluie de fleurs tombait de tous les balcons, de toutes les croisées, de tous les toits, du fronton de tous les monuments, sur nos bataillons, qui avaient toutes les peines du monde à s'avancer à travers la multitude compacte. La reconnaissance populaire redoublait autour du général Oudinot. L'illustre chef de notre armée a été bien dédommagé de cette journée de toutes les misérables attaques que les feuilles démagogiques de tous les pays ont dirigées contre lui. Au moment où il arrivait sur la place de Saint-Pierre, les romains se sont précipités au-devant de son cheval, ils ont enlevé dans leurs bras le brave général qui se débattait vainement, et l'ont ainsi porté triomphalement jusqu'au seuil de la basilique.

« Au moment où la bannière pontificale était arborée au Vatican, cent coups de canon l'annonçaient *urbis et orbis*.

« Le temps me manque pour vous donner de plus nombreux détails sur cette journée, qui laissera des souvenirs éternels à la population de Rome, à tout ce peuple qui a tant souffert sous le joug de ses oppresseurs, et qui, libre enfin d'exprimer ses véritables sentiments, les traduit avec l'énergie naïve et brûlante des natures italiennes.

« La fête a été terminée par un illumination générale. A l'heure où je vous écris, la ville éternelle présente un des plus magnifiques spectacles dont l'œil puisse être ébloui. Les lanternes et les girandoles ne rayonnent pas seulement sur la façade des vieux palais et des églises immortelles de Rome, elles constellent aussi toutes les maisons de la ville, et particulièrement les plus modestes et les plus pauvres.

« Encore une fois, c'est un spectacle splendide. De ma croisée, qui donne sur le port de Ripetta, je vois une grande étendue du Tibre reflétant dans ses eaux calmes les clartés éblouissantes des feux allumés sur ses bords. Si M. de Châteaubriand était à ma place il ne dirait plus : d'aime mieux un reflet de la lune, car l'illumination de ce soir un témoignage populaire et magnifique de l'amour des romains pour leur Pontife et de leur reconnaissance pour l'armée française.

PIE IX ET LE COLONEL NIEL.

Le *costituzionale Romano* raconte ainsi l'entretien du colonel et Niel avec le Souverain-Pontife :

« Un des premiers soins du général Oudinot, après la soumission de Rome, a été de faire porter au Souverain-Pontife, avec les chefs de la ville, l'heureuse nouvelle du retour de la paix. Cette mission, par un sentiment de délicatesse que tout le monde a compris, fut confiée à un officier supérieur du génie, au colonel Niel, chef d'état-major du général de division Vaillant et l'un des officiers les plus distingués de cette armée. Le colonel s'embarqua sur le Tibre ; il arriva rapidement à Gaëte et fut à l'instant admis auprès de Sa Sainteté. La satisfaction et la joie du Saint-Père furent profondes et mêlées de larmes. C'était enfin la victoire de l'ordre et la délivrance d'une population tant aimée et depuis si longtemps opprimée. Le Saint-Père écoutait avec un intérêt personnel le récit des souffrances de l'armée française et les détails des pénibles travaux prolongés dans le seul but d'épargner à Rome la ruine et les désastres. Enfin, tout ému, le Souverain-Pontife s'exprima ainsi :

« Colonel, je l'ai souvent dit en d'autres occasions, et je je suis heureux de pouvoir le répéter aujourd'hui après un si grand service : c'est sur la France que j'ai toujours compté. La France ne m'avait rien promis, mais je sentais qu'au moment opportun elle donnerait à l'Eglise ses trésors, son sang, et ce qui est plus difficile peut-être pour ses valeureux fils, ce courage contenu, cette persévérance patiente auxquels je dois qu'on ait conservé intacte ma ville de Rome, ce trésor du monde, cette cité si aimée et si éprouvée vers laquelle, dans mon exil, mon cœur, mes regards pleins d'angoisse furent toujours tournés. Dites au général en chef et à tous les généraux sous ses ordres, à tous ses officiers, et je voudrais que cela pût être dit à chaque soldat, que ma reconnaissance est sans bornes. Mes prières pour la prospérité de votre patrie en seront plus ferventes ; quant à mon amour pour les Français, il devient plus vivif (ajoute le Pape en souriant), si cela était possible. Quant à vous, colonel, je serais heureux de pouvoir vous donner une preuve de mon estime particulière.

Le colonel répondit que ses vœux seraient comblés si Sa Sainteté daignait lui accorder pour lui-même et pour sa femme un pieux souvenir.

« Voilà, dit aussitôt le Saint-Père, en présentant au colonel, avec une grâce exquise, un magnifique chapelet, voilà pour l'épouse chrétienne, et voici, ajouta-t-il en décrétant le colonel de la croix, de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire, voici pour le vaillant soldat.

« L'entretien dura deux heures encore, et le colonel partit porteur de la lettre autographe de Sa Sainteté au général Oudinot, que nous avons déjà publiée. Cette lettre auguste, les paroles adressées au colonel Niel seront pour les Français une récompense dont ils apprécieront toute la valeur. Ils ont maintenant ici les glorieuses traditions de leur nation ; ils ont senti à l'instar de l'Église et de la France.

ce consolation de ramener les premiers sentiments de calme et de confiance dans le cœur affligé de Pie IX.

Rome, 14 juillet 1849.

Je reprends aujourd'hui notre correspondance, que la tyrannie révolutionnaire ne m'avait point permis de continuer. Ce que nous avons eu à souffrir, surtout depuis le mois de mai dernier, est inexprimable. Les ecclésiastiques principalement étaient en butte à tous les outrages : on ne leur épargnait ni les injures, ni les mauvais traitements, ni la prison, ni la mort. Il suffisait qu'il passât par l'esprit du premier coquin venu de faire des perquisitions dans telle ou telle maison, d'arrêter tel tel individu, de tuer tel ou tel, prêtre, religieux ou jésuite, pour que cela s'exécût sans obstacle. Les soldats de la douane entre autres (*i soldati finanzieri*), sous la conduite d'un certain Capobianchi, leur chef, avaient pour spécialité de donner la chasse aux moines et aux prêtres, de les prendre et de les fusiller. Le lieu du sacrifice était le vestibule du célèbre couvent des Bénédictins Saint-Calixte. C'est là qu'on élit immolées en si grand nombre ces sacrés victimes. Parmi elles je connaissais le vénérable curé de la Minerve, son vicaire (ou sous-curé) m'a raconté qu'ayant obtenu la permission de rechercher le corps, il le retrouva au milieu de dix-huit cadavres.

« Que vous dirais-je après cela de tout ce que les brigands ont détruit ou dégradé dans nos palais, nos musées, nos bibliothèques, nos monuments que de pertes irréparables ! Rome ne se relèvera jamais de ce coup. Mais il y a quelque chose de plus triste encore et pe plus douloureux. Je veux parler des ravages faits dans les âmes, du progrès de l'incrédulité et de la corruption qu'un si long règne de l'impie triomphante a produit dans une partie de la population. Il est vrai que dans cette épreuve les bons sont devenus meilleurs et que, grâce à Dieu, la foi n'en est que plus ardente et les mœurs plus irréprochables dans la partie préservée ; il est vrai que malgré tout l'immense majorité des Romains est toujours inébranlablement attachée à la religion et au Souverain-Pontife, et c'est là une grande consolation et une grande espérance ; mais il n'en est pas moins certain que ces temps d'anarchie et de désordre ont perverti beaucoup d'esprits et corrompu beaucoup de cœurs : cette plaie est affreuse, elle sera longue et difficile à guérir.

« En voyant les Français entrer dans Rome nous avons commencé à respirer. Dans les premiers jours il y a bien eu encore quelques moments difficiles. Les méchants avaient espéré maintenir le règne de la terreur à l'aide du poignard ; les bons avaient tellement pris l'habitude du joug qu'ils n'osaient le secouer ; mais, grâce aux sages et énergiques mesures du général Oudinot, la sécurité est revenue peu à peu. Les succès des opérations du général et son entrée dans Rome ont justifié ses sages lenteurs. L'armée française maintient l'ordre d'une manière admirable et montre la plus grande modération et la meilleure discipline. Le désarmement général et la dissolution de la garde civique ont eu lieu dans le plus grand calme.

« Le cardinal Tosti et le vice-gérant, M. Canali, n'ont jamais quitté Rome, où leur fonction leur faisait un devoir de rester ; mais ils ont dû se tacher tout le temps. Maintenant ils ont repris l'exercice public de leur charge.

« Les détails que donne notre correspondance de Rome sur toutes les horreurs commises dans cette ville sous le règne des truivris sont confirmés par une foule d'autres correspondances. Ainsi, on écrit à la *Gazette du midi* :

« On sait que le premier acte des prétendus défenseurs de Rome fut d'ordonner l'inventaire de tous les vases sacrés, ornements d'autel et autres valeurs mobilières des églises, pour connaître exactement ce qu'ils pourraient enlever. L'exécution suivit de près. Tous les objets d'or et d'argent disparurent, puis la plus grande partie des cloches, et après ce rapin, on est encore venu par trois fois faire chez les membres du clergé séculier la recherche des objets précieux qui avaient pu échapper aux premières réquisitions.

« Plusieurs églises et monastères ont été détruits ou ravagés ; on peut citer en particulier comme n'étant plus reconnaissables, Saint-Silvestre *in capite*, l'église du Champ-de-Mars, Sainte-Marthe, la Visitation, Saint-Dominique et Saint-Sixte.

« On assure que cent cinquante pauvres prêtres ont été mis à mort dans l'église de Saint-Calixte. Le jour, ces martyrs de la religion étaient pillés par les chefs des émeutes, et la nuit on les faisait fusiller par les soldats de la douane. Des feuilles pratiquées sous l'église de Saint-Calixte ont amené la découverte de nombreux cadavres.

« Les religieuses, enlevées de leurs monastères, ont été jetées pêle-mêle dans un petit nombre de maisons, sans égard à la différence de leurs instituts. Quant aux couvents de l'autre sexe, la persécution n'a cessé de s'y faire sentir ; Dominicains, Augustins, religieux de l'Observance, Chartreux, etc., tous ont souffert sans relâche, comme sans motif, et toujours avec une patience inaltérable.

« Les habitants laïques n'ont pas été mieux traités. Ceux qui avaient des bestiaux, soit à Rome, soit dans la campagne, les ont vu enlever sans indemnité aucune par les soldats de Garibaldi. Ceux qui avaient caché de l'or ou de l'argent et qui avaient le malheur d'être découverts étaient punis complètement pour ce crime d'espèce nouvelle. Toute parole contraire au Gouvernement ou à ceux qui tyrannisaient Rome était punie au moins par l'emprisonnement et souvent par la fusillade. Toutes les propriétés rurales dans un cercle d'un mille autour de Rome ont été ravagées et leurs bâtiments démolis, non par l'armée étrangère qui venait assiéger la ville, mais par ses défenseurs.

« D'horribles scandales ont donné à la ville par ces bandes venues de tous les pays et qui, indépendamment des femmes corrompues de Rome, avaient attiré de dehors une foule de détestables prostituées.

« Certains journaux révolutionnaires ont poussé au-delà de toutes limites la démagogie et l'impunité et professé publiquement les plus inconcevables doctrines sur la confession, le pouvoir des clés, la loi canonique, etc. Heureusement presque tous les rédacteurs, de ces feuilles infâmes étaient des laïques, et les seuls ecclésiastiques qui aient sali leur robe dans cette honteuse compagnie sont : deux religieux carmelites, un théatin et deux prêtres séculiers.

GAËTE.—On lit dans un journal de Naples, le *Nazionale* 16 juillet :

« Le bruit court, et ce bruit est très accrédité, que Sa Sainteté doit venir à Naples dans le courant de la semaine prochaine, et que des appartements sont déjà préparés pour recevoir le Saint-Père dans les résidences royales de Naples de Capo dit-Monte et de Portici.

ROME.—On écrit de Rome, le 16 juillet au *Moniteur toscan* :

« Les fêtes religieuses et civiles qui ont réuni hier la ville de Rome ont surpassé toute attente. Sur le fort Saint-

peau pontifical. Cent coups de canon l'ont salué. Le drapeau français flottait à la porte d'entrée, au côté d'Adrien Sur la place du Vatican et dans les rues voisines formaient la haie 12,000 Français et Romains.—Un *Te Deum* solennel a été chanté à Saint-Pierre. Les cardinaux Bianchi, Tosti et Castracane, et le général Oudinot et son état-major y assistaient. Le cardinal Castracane a béni le peuple très nombreux avec le très Saint-Sacrement.—Amour de l'église il y avait 3,000 hommes de troupes.—Le Goro et les rues les plus fréquentées avaient un air de fête.—Pendant que le général Oudinot passait les troupes en revue et qu'il se transportait d'un endroit à un autre, il était salué par les plus vifs applaudissements. Le cardinal Tosti, Mgr Lucidi et un jeune homme dont nous ignorons le nom ont adressé des paroles chaleureuses de reconnaissance au général français à la sortie de l'église. Le général Oudinot a répondu longuement, parlant beaucoup d'ordre, de religion et de gratitude pour les démonstrations qui lui étaient faites.—Le soir, la grande coupole du Vatican a été illuminée.

—On lit dans le *Journal de Rome* du 16 juillet :

« M. de Corcelles, envoyé extraordinaire de la République française à Rome et à Gaëte, est parti ce matin pour Gaëte. Le colonel Chapius, préfet de police, est remplacé par le chef de bataillon Le Rousseau. Lunati, commissaire général des finances, ayant donné sa démission, M. Galli est appelé à le remplacer.

« On ne sait encore rien de positif sur Garibaldi : « Les uns disent qu'il a été pris par les Français, les autres qu'il est parvenu à se sauver par mer, ceux-ci qu'il pénètre dans les Abruzzes, ceux-là qu'il est jeté en Toscane. Une autre version porte qu'il exerce librement ses brigandages dans les Etats-Romains, les Français ayant prétendu ne pouvoir pas le poursuivre au-delà de certaines limites, et les Autrichiens ayant fait une semblable déclaration.

« On a remarqué dans une lettre de Rome publiée par le *Journal des Débats* le passage suivant :

« La souveraineté pontificale est une souveraineté à part qui ne peut être assimilée aux autres souverainetés existantes ; celles-ci peuvent peut-être être assimilées aux autres souverainetés existantes ; celles-ci peuvent-être modifiées sans se suicider ; du moins leur raison d'être ne répuge point d'une manière absolue à des essais de changement de bases. La raison d'être de la souveraineté pontificale répuge, et d'une manière absolue, à tout remaniement d'origine. Elle se dit, et de fait elle agit depuis dix-huit cents ans comme la « déléguée de Dieu. » Elle n'acceptera jamais de se reconnaître dorénavant la « déléguée du peuple. » Elle ne le peut pas, elle ne le doit pas, elle ne le fera pas.

« La séparation radicale des deux pouvoirs jointe à leur réunion dans la personne même du prince, est irréalisable en application. Elle n'existe complètement ni en Angleterre, ni en Russie. La pourtant le principe du gouvernement est purement laïque. Comment existerait-elle à Rome, où le prince n'est souverain que parce qu'il est prêtre, et que ce caractère le prêtre lui impose une manière nécessairement religieuse de diriger les hommes et les choses ? Ne pas prendre ce fait pour point de départ des concessions libérales qu'on doit obtenir de Sa Sainteté, serait lancer les négociations dans une voie sans issue. Cette complication provenant de la nature exceptionnelle du pouvoir avec lequel on doit traiter, s'aggrave encore de sa restauration, accomplie déjà par les armes autrichiennes dans les Légations et les Marches. Il est facile de comprendre que la conduite de la France ne saurait être la même, depuis le rétablissement des insignes pontificaux dans une moitié du pays, qu'elle eût été avant. Tout ce qui lui reste donc à faire maintenant, c'est d'en appeler à la générosité et à la droiture du cœur du Pape, se hâter de lui planifier, sans conditions, les voies du retour dans sa capitale ; en un mot, de lui livrer le présent, afin qu'il nous réserve l'avenir.

« Cet avenir si nébuleux, si problématique aujourd'hui, même après la victoire de nos armes, même dans la supposition d'une entente parfaite avec Gaëte, n'a de chance que dans l'éventualité suivante : la neutralité et l'inviolabilité du territoire pontifical garanties par les puissances.

« Cette neutralité ne répuge point à la souveraineté du Pape.

« Cette neutralité mettrait le pays à l'abri de toute impulsion extérieure.

« Cette neutralité permettrait d'introduire dans l'administration, et par suite dans les finances, les améliorations désirées.

« Cette neutralité, dans notre pensée du moins, ramènerait le calme dans les esprits, la force dans le pouvoir, et rassurerait l'Europe contre tout retour de désordres semblables à ceux qui viennent de finir.

« Ces idées changeraient peut-être certaines opinions formées « à priori, » certaine prétention nationale ; ou moins elles forment, j'en ai la conscience, l'expression vraie des besoins du moment, et occupent de ce côté des Alpes les méditations des hommes sérieux.

Extrait d'une lettre, adressée de Civita-Vecchia, sous la date du 16 juillet 1849 au ministre de la marine, par M. le comte amiral Tréhouart :

Monsieur le ministre, Hier, à l'imitation de ce qui a dû se passer à Rome, un *Te Deum* a été chanté à Civita-Vecchia, pour me servir des propres termes du général en chef, en témoignage d'adhésion de grâce pour le succès des armes françaises en Italie et pour le rétablissement de l'autorité pontificale.

« Cette cérémonie, à laquelle j'assistais à la tête des états-majors des bâtiments sous mes ordres et des compagnies de débarquement des frégates s'est passé avec le plus grand calme. Cette démonstration, m'a paru d'autant plus sincère que la présence d'un millier de soldats romains rangés qui attendaient ici l'occasion de passer à l'étranger, inspire des craintes qui jusqu'à ce jour, avaient arrêté toute manifestation extérieure. L'agglomération de ces soldats congédiés, composée d'hommes de toutes les nations, est une circonstance embarrassante, à cause de la difficulté de les faire sortir des états-romains, presque toutes les villes du littoral de la méditerranée se refusant maintenant à les recevoir.

« J'ai été informé hier, par le général de cavalerie Elborris, qui se trouve à viterbe à la tête d'une colonne mobile partie de Rome il y a plusieurs jours, que Garibaldi et sa bande s'étaient montrés dans les environs de Montalto, gros bourg situé à une lieue environ de la mer et à sept ou huit lieues dans le nord de Civita-Vecchia, et à la prière du général j'ai envoyé sur les lieux une frégate pour empêcher l'évasion de Garibaldi par mer, et l'arrêter s'il était parvenu à s'embarquer.

FRANCE.—Des troubles ont eu lieu dans divers départements, notamment à Alby, Bordeaux, Moulins, et Anduze. Mais ils ont été facilement réprimés. Ce sont toujours les démagogues ou les rouges qui ne pouvant mourir, leur frein si enco traduisent et expriment leur impuissante rage par

des cris isolés, par des chansons anarchiques, par des huées, ou par de lâches aggrèsions.

UN TRAIT À LA FAÇON FRANÇAISE !

Au café Nougé, le plus grand de Rome, et peut-être d'Italie, où pendant trois années se sont tramées toutes les démonstrations séditieuses, deux officiers français entrent dernièrement ; ils trouvent le café rempli de démagogues habitués du café ? Le maître du café répond froidement : Du café, il n'y en a plus.—Du chocolat ?—Nous n'en faisons pas.—Eh bien ! un bol de rhum.—Nous n'en avons pas. Les deux officiers français se retirent tranquille et sans mot dire. Les démagogues barbus rient aux éclats. Peu d'instant après reviennent les deux officiers avec quatre-vingts soldats armés ; ils entrèrent et dire au cafetier épouvanté : On ne peut pas avoir du café ici, venez ne faites pas de chocolat, vous ne tenez pas de rhum ? alors ce local ne sert pas d'établissement à un cafetier. Il vaudrait mieux pour une caserne. Cela dit, les soldats jettent par les fenêtres tout le mobilier, et ce local si longtemps ouvert aux anarchistes cosmopolites devient un poste pour les soldats français.

ANGLETERRE.—Le nombre des émigrants qui ont quitté Liverpool pendant les six premiers mois de 1849, est de 87,441 même période de 1848. 62,684

—On lit dans le *Brethton Herald* : Les principaux membres de la famille d'Orléans sont maintenant réunis à St. Léonard. Jeudi, 28 juin, la duchesse d'Orléans accompagnée de son jeune fils le comte J. de Paris, est arrivée à Blackwall, venant d'Éms, avec le duc de Nemours qui était allé le chercher. Elle fut rejoint à Londres par sa belle-sœur, la reine des Belges, et tous se rendirent le même jour à St. Léonard. Il ne manque donc à cette réunion la famille que le prince et la princesse de Joinville, actuellement à Munich, et le duc et la duchesse de Montpensier qui habitent l'Espagne.

On lit dans le *Shipping Gazette* de Londres, du 11 juillet :

« M. M. Ledru-Rollin, Étienne Arago, Martin-Berna, I. et le sergent Boichot ont débarqué cette après-midi au quai de Sainte-Catherine. Ils venaient d'Ostende sur le steamer *Sir Edward Banks*.

L'ÉMIGRATION DE JUILLET.—Le nombre des émigrants débarqués à New-York dans le cours du mois qui va finir, s'élève à 25,000 environ. Sur ce nombre, 12,000 viennent d'Irlande, 6,700 d'Allemagne, 2,700 d'Angleterre, 1,000 d'Écosse, 500 de France ; le reste se répartit entre les autres nations. Cette émigration, toute considérable qu'elle est se trouve cependant inférieure à celles des deux mois précédents : il y avait en, en effet, 28,000 arrivages en juin, et 29,000 en mai.

LES INDIENS DANS LA FORÊTE.—L'habitude que prennent en ce moment les tribus indiennes sur presque tous les points du territoire semble nécessiter de promptes mesures de la part du cabinet américain. Tandis qu'elles attaquent et massacrent dans les prairies les émigrants californiens et qu'elles continuent leurs déprédations sur les bords du Rio Grand en Floride ou signalent de tous côtés la levée de la masse des guerriers seminoles. Ils ont de plus attaqué les établissements situés entre la baie de Tampa et Charlotte Harbor, et ont massacré sept ou huit nègres.

BULLETIN DU CHOLÉRA AUX ETATS-UNIS.

New-York.—Rapport de la semaine finissant au 8 août.—Jeudi, 2 août, il y a eu 67 morts, vendredi, 65 ; samedi, 58 ; dimanche, 32 ; lundi, 45 ; mardi, 41 ; mercredi, 44.

Le choléra diminue rapidement et nous espérons que bientôt il ne sera plus un sujet de crainte pour nous. Il paraît aussi diminuer dans les autres villes. A St. Louis dans la semaine qui se termine le 6, il n'y a eu que 34 morts. A Cincinnati, il y a eu la même diminution.

A Buffalo, il n'y avait que 15 personnes de mortes du choléra dans les vingt-quatre heures qui ont précédé mardi midi. Dans les mêmes vingt-quatre heures il en est mort 11 à Boston, 4 à Albany. A Milwaukee il y a eu 6 morts dans les vingt-quatre heures qui ont précédé lundi midi. Il n'en étant pas encore mort au tant dans cette ville. *Freeman's Journal*.

Depuis notre dernier numéro on a constaté à Montréal six décès du choléra.

Aux Droguistes et marchands de remèdes.

Baume de cerises sauvages du Dr. Wistar.

Ce célèbre et infatigable remède pour la guérison de la Coqueluche, de l'Asthme, et de la toux de la fièvre, fut découvert il y a six ou sept ans dans l'Etat de Virginie, lieu de la résidence d'un des médecins les plus distingués qui aient jamais existé. Depuis ce temps, il a, par son propre mérite, fait son chemin d'une manière sûre et rapide, malgré l'opposition des charlatans et des imposteurs, jusqu'à ce que, par sa vertu réelle et son excellence inhérente, il se soit acquis une large popularité et ait gagné la confiance d'un public intelligent et éclairé, d'un bout à l'autre du continent. Le témoignage de milliers de personnes qui ont été guéries par ce précieux remède, montrera qu'il demeure sans rival—supérieur à tous les autres remèdes pour la guérison des maladies pour lesquelles il est recommandé. Le vrai Baume de cerises sauvages du Dr. Wistar est maintenant à vendre par des Agents d'agents, commissionnaires, et chez tous les marchands de remèdes respectables, dans toutes les villes grandes et petites des Etats-Unis, des Canadas et autre provinces britanniques.

Les ordres doivent être adressés à Seth M. Fowle, Boston, Mass. Prix une piastre la bouteille, ou 6 bouteilles pour 5 piastres. A vendre à Montréal par Wm. Lyman et Cie, et par John Carte et Cie, rue St. Paul ; aussi par Alfred Savage et S. J. Lyman Cel, Place d'Armes.

DÉCÈS

En cette ville, le 7 du courant, à l'âge avancé de 65 ans, dame Pélégie Timineur dit Laflamme, épouse de feu M. François Catic. Madame Catic est morte après une maladie de 24 heures à un âge assez avancé, mais sa vie remplie de bonnes œuvres s'est terminée trop tôt pour le cercle de ses amis et pour les malheureux, qu'elle secourait avec toute la charité d'un cœur sensible et d'une chrétienne fervente.

En cette ville, le 9, à l'âge peu avancé de 21 ans, Delle, Julie Catic ; elle est morte victime de cette malheureuse épidémie.

MARIAGES.

A Saint-Michel le 24 juillet, G. Achille Fortier, Cer., de Sainte-Marie de la Baucce, à Delle Hermine Fortier, seconde fille de Frs. Fortier Cer., médecin du lieu.

AVIS AUX INSTITUTEURS

N'a besoin de quatre instituteurs pour la paroisse de Ste. Elisabeth, Comté de Berthier.